

Partir, par Olga Tokarczuk

Assises Internationales du Roman 2011.

Texte publié dans *Les assises internationales du roman 2011* (Christian Bourgois, 2011)

Le plus pénible dans le système communiste dans lequel il m'avait été donné de grandir, c'était - me semble-t-il - la difficulté de sortir du pays. Les citoyens polonais n'avaient pas de passeports, et en obtenir un tenait du miracle. C'est sans doute pour cette raison que j'apprécie tant la possibilité de voyager librement et que je m'élève avec véhémence contre pareilles formes d'enfermement et d'entrave à la liberté.

À ce propos, me reviennent en mémoire les rencontres littéraires auxquelles j'avais participé il y a quelques années et qui se tenaient dans une ville frontalière, coupée en deux par l'Oder. C'était à l'époque où la Pologne faisait déjà partie de l'Union Européenne, sans être encore dans l'espace Schengen ; aussi fallait-il être muni du document ad hoc pour passer les frontières. Il s'agissait de l'une de ces manifestations culturelles financées par les fonds européens, ayant pour objectif l'intégration - ou plutôt le rapprochement, aurais-je dit - des deux nations limitrophes. La plupart des rencontres avec le public se déroulaient du côté polonais, alors qu'on passait du côté allemand pour des concerts non officiels et des rencontres informelles autour d'un verre de vin. Dès le premier soir, nous avons découvert qu'il y avait parmi nous un écrivain venu d'un pays ne faisant pas partie de l'Union Européenne. Pour passer

du côté allemand, il avait donc besoin d'un visa en bonne et due forme. Chose étrange, les organisateurs n'y avaient pas pensé. Eh oui, c'est chose qui arrive ! Erreur regrettable de ceux qui prennent leurs privilèges pour des droits, tellement ils y sont habitués. Cet écrivain était donc condamné à passer toutes les soirées dans sa chambre d'hôtel.

Dans un bel élan de solidarité, nous avons alors commis un acte de désobéissance civile : avant de franchir le pont frontalier, nous nous sommes groupés autour de notre collègue et, tout en poursuivant une discussion animée, nous avons brandi nos passeports devant les douaniers. Et ainsi notre collègue s'est retrouvé sans problème, quoique illégalement, de l'autre côté de la frontière.

En pareilles situations, le mot « illégalement » résonne agréablement à mes oreilles.

L'anecdote que je viens d'évoquer nous rappelle que les frontières divisent non seulement les États - territoires géographiques où le pouvoir est exercé avec l'aval et au nom des citoyens qui y habitent (ou sans un tel aval, et d'une manière arbitraire) - mais qu'elles divisent aussi les hommes. Nous voici présentement réunis pour célébrer la mobilité. N'oublions pas cependant que celle-ci est un privilège et non pas une évidence, quelque chose d'universellement accessible. Au moment même où nous discutons autour de cette table, il y a quantité de gens qui, pour la énième fois, déposent une demande de passeport, font des queues interminables aux postes-frontières ou attendent des heures durant

devant des ambassades et des consulats dans l'espoir d'obtenir un visa, et qui repartent bredouilles le plus souvent.

Nous vivons aujourd'hui dans des sociétés mobiles, pour ne pas dire nomades. Avec la facilité de changer de lieu d'habitation, de travail, d'études, avec notre propension à visiter le monde, à voyager pour notre seul plaisir et agrément, avec l'aisance à pouvoir quitter certains lieux pour d'autres et avec les facilités de communication, aussi bien sur le plan logistique que linguistique (tout le monde sait plus ou moins se faire comprendre dans une ou plusieurs langues majeures, le plus souvent, en anglais), le monde s'est considérablement rétréci. Il est devenu plus accessible. *Unus mundus*, le monde est devenu un.

Mais... pas pour tout le monde.

Vous vous souvenez peut-être du conte des frères Grimm sur les quatre musiciens de Brême : l'âne, le chien, le chat et le coq. Même si vous ne vous rappelez pas en détail leurs aventures, vous avez sûrement gardé en mémoire l'image de la pyramide formée par ces animaux - la fameuse icône de ce conte. Sur l'âne se tient le chien, sur le chien se tient le chat et, tout en haut, sur l'échine de celui-ci, se dresse le coq.

À chacun de ces animaux on pourrait faire correspondre une catégorie de voyageurs.

Les coqs - pour eux, il n'y a ni frontières ni entraves aux voyages. Une carte de crédit leur suffit pour qu'ils puissent se rendre, dans la journée, là

où ils ont envie d'aller. Ils possèdent souvent leurs propres avions ou, tout simplement, achètent leurs places en *business class*, sans même vérifier le prix du billet. Ils peuvent aussi s'établir où bon leur semble - en Suisse, par exemple, où l'on peut acheter une citoyenneté dans la commune de son choix. L'argent est la baguette magique qui métamorphose miraculeusement le monde, le rendant accueillant, agréable, sûr et propre.

Les chats, eux, n'ont peut-être pas autant d'argent que les coqs ; en revanche, ils ont de bons passeports (c'est-à-dire des passeports délivrés par des pays politiquement et économiquement puissants) que les autres voyageurs dans les files d'attente à l'aéroport reluquent avec jalousie. Le plus souvent, ils n'ont pas besoin de visas, et si tel n'est pas le cas, les obtenir n'est qu'une simple formalité. Ils peuvent donc *v a g a b o n d e r* à travers le monde, leurs passeports sont bien vus partout et font disparaître, comme dans les contes de fées, toutes les frontières devant eux.

Les chiens, en revanche, sont obligés de se donner plus de peine pour voyager. Ils font la queue dans les consulats, dépensent de l'argent pour les photos d'identité et les taxes consulaires, se laissent humilier par des préposés, voient leurs valises éventrées par des fouilles minutieuses et remplissent docilement des questionnaires stupides. Récemment, pour obtenir le visa américain, j'ai été obligée de préciser si, oui ou non, il m'était arrivé de travailler comme prostituée et - comme si cela n'était pas suffisant - de confesser mon éventuelle intention de commencer à exercer un tel métier sur le sol américain. En réponse à cette question

saugrenue, je me suis permis d'ajouter le commentaire suivant, avec un point d'exclamation à la fin : J'ai ajouté ceci avec un point d'exclamation : « À mon âge, j'hésite à me lancer dans une nouvelle carrière ! ».

Et, enfin, les ânes. Ceux-ci ont très peu de chance d'obtenir un passeport et ne partiront donc jamais pour l'un de ces vagabondages romantiques. Même si leur pays (engagé dans une guerre féroce, attaqué par un autre pays ou en train de panser ses plaies après une guerre civile, ou après une crise, une inondation ou encore dévasté par une tornade atmosphérique ou politique) leur délivre le bout de papier tant convoité, celui-ci n'aura pas assez de valeur aux yeux des préposés des aéroports ou des postes-frontières de par le monde. Ces infortunés candidats aux voyages seront contrôlés, refoulés, expulsés. Tout au plus pourront-ils se rabattre sur une autre forme de *wandering* : monter nuitamment dans une barque, après avoir payé une fortune à un passeur, ou bien, moyennant finances, se laisser enfermer, avec toute la famille, dans un camion plombé.

En présentant le monde comme ouvert, accessible à l'exploration par les objectifs de nos caméras et de nos appareils photo, prêt à figurer dans nos reportages et nos carnets de voyage, nous donnons, dans bien des cas, une image déformée ou mensongère de la réalité. Hélas, un constat douloureux s'impose : les frontières entre les hommes pour ce qui est de leur liberté existent bel et bien et se creusent chaque jour davantage.

Et notre liberté à nous, qu'en est-il ? Minuscules rouages de l'industrie du tourisme qui génère des bénéfices mirobolants, nous nous laissons

transbahuter comme du bétail d'un endroit à un autre - dociles touristes qui, les yeux rivés sur le parapluie d'un guide, s'extasient devant des images mille fois montrées à la télévision. Ou encore, membres de résidences-clubs privées, du genre « *all inclusive* » - îlots de richesse perdus dans un océan de pauvreté et d'humiliation - qui, en cas de situations de crise, seront regroupés sous le toit de leur consulat, dépités qu'une fichue révolution ait gâché leurs sacro-saintes vacances. Ou encore ceux parmi nous, adeptes de voyages individuels, qui photographient la misère à travers les vitres de leurs voitures de location, comme s'il s'agissait d'un safari-photo, et qui poussent des petits cris de joie à la vue d'une charrette tirée par un cheval.

Olga Tokarczuk